

**Zeitschrift:** Le pays du dimanche  
**Herausgeber:** Le pays du dimanche  
**Band:** [8] (1905)  
**Heft:** 13

**Artikel:** La vie  
**Autor:** Sévrette, Julie  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-255131>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 13.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

++ POUR LA FAMILLE \*\*

PARAISSANT

A PORRENTUUY



N° 13

Supplément du Dimanche 2 avril

1905

## LA VIE

A la porte du cimetière, serrées douloureusement l'une contre l'autre, les demoiselles Bérard reçoivent les saluts et les marques de sympathie, vraie ou fausse, de leurs amis et connaissances, et, silencieusement, le cortège des invités s'écoule. Pressés de se dépouiller, comme d'un masque, de l'expression navrée que, pour la circonstance, ils ont imposée à leurs visages, les gens s'éloignent rapidement. Les hommes relèvent le col de leurs pardessus, enfouissent leurs mains dans les poches, et redescendent la longue route, causant théâtres ou affaires. Les femmes s'attendent, puis par groupes, s'en vont à pas plus lents, tout en parlant chiffons.

Les demoiselles Bérard sont seules. Soudain elles tressaillent et se regardent avec épouvante : à quelques mètres de là, le fossoyeur, sans tarder davantage, a commencé son office, et le bruit sourd de la terre tombant sur le cercueil où leur vieille mère est endormie pour l'éternité, vient de retentir lugubrement à leurs oreilles. Alors, elles aussi s'éloignent : elles hâtent le pas en sanglotant, frissonnantes sous la pluie fine et drue qui les glace.

Les voici chez elles, et de nouveau les larmes les secouent. Leurs grands châles et leurs longs voiles de crêpe, jetés au retour sur le lit mortuaire, le drapent comme un tombeau.

— Combien notre pauvre mère va nous manquer ! dit l'aînée.

— Qu'allons-nous devenir ? gémit la cadette.

Et c'est, en effet, un dur problème à résoudre que celui

de leur existence future. Leur mère, veuve d'un fonctionnaire, touchait encore la moitié de la retraite de son mari, et même, en qualité de fille d'officier, avait obtenu la jouissance d'un bureau de tabac ; mais avec elle ces ressources disparaissaient. A peine restait-il aux survivantes quelques milliers de francs, maigre épargne pour l'avenir. Au surplus, les trois femmes ne s'étaient jamais

fait d'illusions sur l'instabilité de leurs revenus ; toutefois elles n'avaient jamais eu le courage d'envisager la situation bien en face et de se dire : « Il faut travailler. » La mère élevée dans un certain milieu d'élégance, avait fait de ses filles sans fortune des demoiselles accomplies sous le rapport de l'éducation et des talents d'agrément, mais absolument dépourvues de sens pratique. Le travail des mains était à leurs yeux comme une déchéance, et elles ne daignaient s'occuper qu'à des ouvrages de fantaisie. Leur chambre à coucher, ornée de broderies et de dentelles au crochet, témoignait d'une adresse merveilleuse, mais combien stérile ! On avait donc vécu chichement depuis la mort du père, sacrifiant tout aux apparences et toujours

attendant l'héritage sur lequel on fondait tant d'espérances flatteuses.

Le vieux cousin Bérard, à l'autre bout de Charleville, semblait en effet réunir les qualités voulues pour assurer à ces dames dans un court délai une assez jolie fortune. Il était célibataire, très riche et à demi paralysé. Certes, on n'avait jamais souhaité sa mort, mais la mère et les deux filles, ses seules parentes, avaient trouvé très natu-



Au Japon. La foule célébrant une victoire aux lanternes.

Voici une photographie prise au magnésium pendant une promenade aux lanternes, à la suite de l'annonce d'une victoire, et pendant laquelle les enfants eux-mêmes jouaient aux soldats.

rel d'escompter par avance la quiétude et la sécurité que la fortune du vieillard ne saurait manquer de leur assurer. Par malheur, son vieux corps hypothéqué paraissait tenir à la vie, et M<sup>me</sup> Bérard, avec toute sa belle santé, venait de s'éteindre à 60 ans, à l'ors que le cousin, geignant et toussant, portait quand même et gaillardement le poids de ses soixante-dix années. La réalité devenait brutale. Pendant les mois qui suivirent la mort de M<sup>me</sup> Bérard, pas un jour ne s'écoula sans que l'une ou l'autre des deux sœurs ne redit ces mots douloureux et désespérés : « Que faire ? »

L'argent qui se trouvait disponible à la maison eut bientôt disparu, et l'on se vit obligé de retirer les économies déposées jadis à la Caisse d'épargne. Quand l'aînée, M<sup>lle</sup> Sophie, rentra au logis avec le rouleau de pièces d'or amassées péniblement au cours de plusieurs années et qu'elle eut supputé le peu de jours qu'il faudrait pour tarir ces ressources, elle eut un moment d'angoisse ; mais, se ressaisissant avec la promptitude des âmes vraiment fortes :

— Ma sœur, dit-elle, il nous faut songer résolument à l'action, car nous n'irons pas loin avec ce joujou. — Et elle fit sauter dans sa main le cylindre de papier contenant les pièces d'or : il y en avait vingt-cinq.

— Mais que pouvons-nous faire ? répondit M<sup>lle</sup> Hélène.

— Eh bien ! voici ce que j'ai pensé. Nous connaissons un grand nombre de bonnes familles dont il est bien certain que les enfants apprendront la musique. On m'accorde quelque talent ; je me sens beaucoup de patience et de courage : je me ferai professeur. Nous remercierons notre femme de ménage, et toi, tu tiendras la maison. A mon retour je t'aiderai, puis, le soir, nous ferons de la broderie. Qu'en penses-tu ?

— Dame, il faut bien se résigner à faire quelque chose, reprit aigrement M<sup>lle</sup> Hélène, mais quelle chute !

Et plutôt que de s'armer contre le sort et de chercher, comme sa sœur, le moyen d'améliorer leur existence, elle se répandit en regrets inutiles sur le changement de leur position.

Le lendemain même, M<sup>lle</sup> Sophie se mit en route. Pleine de vaillance et d'espoir, elle s'en vint frapper aux portes amies. Il n'y avait pas à douter de l'accueil qu'elle recevrait : on se ferait un devoir de lui tendre les mains et de l'aider à se tirer d'affaire. Hélas ! combien amer fut son désappointement ! les réponses varièrent, mais pour aboutir toutes au même résultat.

— Ma chère amie, dirent les unes, je serais enchantée de vous être utile, vous ne l'ignorez pas, mais il y a si longtemps que ma fille travaille avec sa maîtresse de piano et elle y est si bien habituée, que je ne puis réellement pas remercier cette dame.

— Chère mademoiselle, dirent les autres, mon enfant prend des leçons depuis si peu de temps, que je ne puis juger des progrès qu'il fait avec son professeur, et je n'ai même pas, pour changer de maître, la ressource d'aller guer que je ne suis pas satisfaite.

Encore étaient-ce là les refus les mieux fondés et les plus polis.

Mais que de réponses vagues ou sèches, de ces demi-promesses où se déguisait à peine une invitation de ne plus avoir à revenir !

En réalité, l'on n'avait pas grande confiance en cette

demoiselle d'un certain âge, qui s'érigeait en professeur du jour au lendemain. M<sup>lle</sup> Sophie se sentit profondément découragée.

Cependant, tandis qu'elle montait son calvaire, déchirée chaque jour aux ronces du chemin, M<sup>lle</sup> Hélène avait enfin pris un parti : elle se remuait, elle aussi, mais d'une tout autre façon. Elle était allée chez le vieux cousin, sous prétexte de lui conter les derniers moments de M<sup>me</sup> Bérard et de s'informer de sa propre santé. Un peu surpris, le vieillard, qui connaissait la pénurie des deux sœurs, s'était tenu tout d'abord sur la réserve ; mais, voyant que, loin de solliciter un secours, Hélène l'assurait que l'on allait pouvoir se tirer d'affaire, il l'avait engagée à revenir. Et elle était revenue, sans tarder, avec son grand air de naïveté apparente ; puis, un jour, sous couleur de secouer son chagrin, elle s'était offerte à faire la lecture au vieillard. Pendant la lecture, le feu manqua de s'éteindre, et le cousin voulut se lever pour sonner un domestique : Hélène ne lui en laissa pas le temps ; elle prit elle-même du bois dans le coffre, rétablit les tisons de ses propres mains, fit briller la flamme, rapprocha du feu le fauteuil du vieillard qui déjà frissonnait, lui mit un châle sur les genoux, et celui-ci, charmé, se laissa faire.

Quand elle partit, il lui demanda quand elle reviendrait.

— Bientôt, minauda-t-elle. Et elle fut huit jours sans paraître.

Dès la troisième journée, le cousin Bérard qui s'impatientait, se dit : « Hélène viendra sans doute aujourd'hui. » Mais il ne la vit pas : il en éprouva une déception. Le lendemain, il pensa : « C'est aujourd'hui que je reçois ma publication hebdomadaire ; Hélène viendra sûrement ; je lui demanderai de me la lire. » Mais Hélène ne parut pas.

Alors le vieillard vexé murmura sur un ton de mauvaise humeur : « Après tout, je me suis toujours passé d'elle et m'en passerai très bien encore. » Et il se crut absolument indifférent à l'absence d'Hélène.

Pourtant, quand, le huitième jour, elle arriva, il se sentit tout heureux de la revoir. Questionnée sur les motifs de cette disparition, elle hésita quelque temps à répondre, et finit par avouer, d'un air ingénu, qu'elle avait craint d'importuner son bon cousin. Alors, avec une vivacité dont lui-même demeura tout surpris, il lui déclara qu'il était au contraire très heureux de sa présence, et la pressa de revenir souvent, aussi souvent qu'elle y trouverait quelque plaisir. Bref, au bout d'un mois, le vieux célibataire ne pouvait plus se passer de sa lectrice.

Sophie, moins heureuse, n'avait encore rien trouvé. Elle se désespérait. Un jour, comme elle rentrait songeuse au logis, elle croisa un enterrement : derrière le corbillard, trois hommes à menton bleu, comme les acteurs, et quatre femmes en costumes tapageurs suivaient. C'était tout. Ce singulier cortège l'intrigua, et elle apprit qu'on enterrait la pianiste de la petite troupe d'opérette qui faisait cet hiver-là les délices des habitués du petit théâtre de Charleville.

(A suivre.)

Julie SÉVRETTE.

## \*\*\* CE QU'IL FAUT SAVOIR \*\*\*

— La première compagnie d'assurance sur la vie fut fondée en Angleterre en 1698 et fut un fiasco.

— Un savant allemand a découvert que sur 1000 jeunes filles qui étudient le piano, 600 ont été atteintes de nervosité.